

Élévation

Paul Chamberland, *Au seuil d'une autre terre*, Montréal, le Noroît, 2003, 120 p.

Robbert Fortin, *Les nouveaux poètes d'Amérique suivi de Canons*, Montréal, l'Hexagone, 2002, 160 p.

Robert Giroux, *Soleil levant*, Montréal, Triptyque 2003, 68 p.

Jocelyne Felx

Numéro 113, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36890ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2004). Compte rendu de [Élévation / Paul Chamberland, *Au seuil d'une autre terre*, Montréal, le Noroît, 2003, 120 p. / Robbert Fortin, *Les nouveaux poètes d'Amérique suivi de Canons*, Montréal, l'Hexagone, 2002, 160 p. / Robert Giroux, *Soleil levant*, Montréal, Triptyque 2003, 68 p.] *Lettres québécoises*, (113), 40–41.

Élévation

La responsabilité de l'écrivain en temps de désarroi.

P O É S I E

JOCELYNE FELX

LES POÈTES PAUL CHAMBERLAND ET ROBBERT FORTIN nous projettent dans l'avenir. Dans leur recueil, la tension entre confiance et désespérance débouche sur une forme d'amour élargi à la suite du monde. En contrepartie, le livre de Robert Giroux repose sur un mélange inextricable de jouissance et d'affirmation hédoniste de l'existence. Ici, ce qui importe dans l'intensité du moment, c'est la recherche du plaisir qui s'épuise dans l'acte, qui ne se projette plus dans l'avenir. Curieusement, l'autodérision semble y tenir lieu de jugement moral.

ESPÉRER EN L'AVENIR

Bien lointaines nous semblent les années soixante. Psychédélique, *beat*, affamée d'amour, d'espace et de liberté, prônant le pacifisme et l'appartenance à la terre, l'époque rencontre une résonance nouvelle chez des poètes actuels, dont Paul Chamberland. Le moi, alors, faisait partie d'un ensemble plus vaste où tout était interconnecté. Toutes les formes de liberté étaient envisagées, et la violence n'avait pas encore eu raison de l'espoir. Paul Chamberland est entré dans la folle décennie en publiant *Genèses* (1962), *Terre Québec* (1964) et *L'afficheur hurle* (1965). Il en est sorti avec *L'inavouable*, l'année de Mai 68. Puis la porte s'est fermée et une autre époque fut ouverte avec *Éclats de la pierre noire d'où rejaillit ma vie*, en 1972. Depuis, fidèle aux années soixante, mais sachant comprendre les mutations du temps entre utopie et réalité, engagement et désespérance, il a ouvert et fermé bien des époques.



PAUL CHAMBERLAND

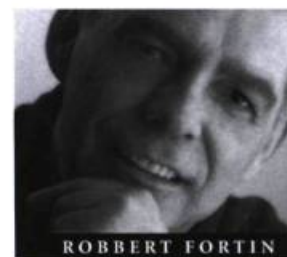


Le poète, arc-bouté aux générations, a assimilé tous les âges, me semble-t-il. Il a pris en compte la polysémie sociale et culturelle qui se présente sous les mille visages et formes du brassage contemporain des signes, des langages et des cultures. Travaillé par les forces du présent, chacun de ses livres se situe au carrefour de deux thèmes que le poète creuse en parallèle : l'homme et la terre, avec, à la clé, la passion, l'inquiétude et la contemplation. Son plus récent recueil, *Au seuil d'une autre terre*, prolonge son précédent, *Intime faiblesse des mortels*. Partiellement en continuité formelle avec les conventions poétiques d'avant les années soixante-dix, comme si l'univers était retourné au *statu quo*, Chamberland revient à la versification et privilégie des symboles éternels à résonance biblique : le souffle, la lumière, l'étoile, l'enfant, le pain, la source, la promesse, etc. C'est la perception de cette tradition qui, d'abord, m'a interpellée ; elle dépasse l'assujettissement religieux et la sclérose de l'institution. De plus, le poète a épuré son vers de l'ornementation moderne, renonçant à cette multiplicité des surfaces qui donnait de la profondeur à la poésie ludique. Il recompose

le passé dans le présent comme s'il était vital de mesurer le chemin parcouru pour saisir l'époque actuelle et entrer dans l'avenir. Devenant sobre, il réduit les mots à leur virtualité utile. La coupe du vers m'a rappelé Celan, tandis que le ton élégiaque fait penser à Rilke. Le chant de Chamberland s'adresse à l'enfant du troisième millénaire : « Je ne peux m'empêcher d'imaginer que tu évolues au sein d'un peuple d'éveillés, d'amoureux » (p. 9), écrit-il dans la belle prose liminaire. Si le poète parle la langue désillusionnée de notre époque, en contrepartie, le mode impératif de verbes clés suggère l'idée de mentorat et trahit l'espoir : laisse monter, n'entends-tu pas, éprouve, éveille-toi, rejaillis, viens, sois, tiens bon, accueille, fouis, etc. Ici, le charme d'un certain messianisme nous capte. D'ailleurs, ça et là, la forme interrogative instaure une sorte de dialogue avec soi ou d'engagement envers soi et les autres, ses frères, ses semblables, pour la transformation du monde, pour l'avenir. Bref, à une époque marquée par le déclin des utopies, plutôt que de se complaire dans l'impasse, Chamberland souhaite une voie de sortie, ne renonce pas, même contre tout espoir, misant sur l'expérience, tel un beau risque, fût-ce contre le leitmotiv « on a désespéré les hommes » (p. 21).

POÉSIE VISIONNAIRE

Une désolidarisation radicale, un « réveil » par lequel une conscience refuse de céder aux consignes et aux séductions de l'époque, caractérisent *Les nouveaux poètes d'Amérique*. Dans son livre, Robbert Fortin veut scandaliser en faisant exploser les mots comme des grenades dans le paysage hédoniste et vide de la société actuelle (comme jadis le « Refus global » dans le paysage rigide de la « Grande Noirceur »). Le poète confronte l'aliénation contemporaine et la montée de l'insignifiance au poème épuré du nouveau siècle. C'est dire que son apocalypse annonçant « la fin d'un monde » est aussi et surtout un message d'esérance. L'idée est notamment suggérée dans le titre de la seconde partie, « canons », rendu dangereusement polysémique en raison de sa concision. En effet, ce titre évoque l'arme destructrice, l'ensemble des règles conformes à un idéal et les livres admis comme divinement inspirés. Le poème, dans cette partie, devient libre et flotte au-dessus du réel. En plusieurs passages, il irradie, s'élève comme l'oiseau, symbole récurrent. Il m'a rappelé ce magnifique vers de Rimbaud : « Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ! » Dans cette œuvre subversive et illuminée, Fortin ne se complait pas aux miroitements de l'équivoque sur quoi tout l'art moderne est bâti. Et s'il use de sarcasmes et cultive l'insolence, principalement dans la première partie, c'est pour revendiquer un système positif concluant où le bien et le mal peuvent s'unir, mais où le premier fait logiquement du second son esclave. Le poème, en somme, veut plus que la forme :



ROBBERT FORTIN

*tout s'en va tout se refait
le plus difficile n'est pas de retracer les pertes
de se débarrasser des passages mauvais*

*mais de chercher en soi
cette musique qui exorcise le mal
ça doit être beau de voir
ce qui manque au bout de la chair
et revenir vers le ciel de sa genèse (p. 141)*

Dans *Les nouveaux poètes d'Amérique*, Fortin est trop impatient pour mener ses lecteurs à des ravissements clandestins. Il cultive des ruptures, certes, mais celles-ci ne sont ni fines ni ludiques. Le poète est pressé d'aller à sa vision d'un seul coup et il faut l'accepter tout entier, feu et cendres, lave et scories, redites et longueurs. Au demeurant, il y a là un pied de nez à l'art moderne qui avait déplacé son centre d'intérêt vers le langage. Publié en 1998, réédité en 2002, avec modifications, et augmenté d'une partie inédite, ce livre lance la poésie dans la voie hugolienne qui accorde au poète un rôle social, ne reculant pas devant un contenu moralisateur, civilisant et progressiste : « L'art d'à présent ne doit plus chercher seulement le Beau, mais encore le Bien », disait Hugo. Privilégiant le plaisir d'écrire, on s'est targué au siècle dernier de ne pas vouloir perfectionner la conscience et les mœurs. Quand on se sent pionnier d'un nouveau millénaire, il faut bien faire table rase du passé :

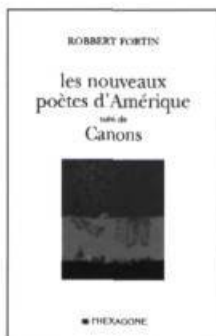
*never more
le cacà de vieux
la sécurité littéraire
le pipi de chat
les définitions de la poésie
la sclérose de la pensée
l'avant-garde du procédé
le compromis des discours
les prétentions de la vérité (p. 22)*

Aucun des mots de ce livre dégage des grands courants actuels ne laisse indifférent. On sent chacun d'eux porté par une force sourde et irrésistible.

L'INNOCENCE DU MATIN

La poésie narrative est moins rare et plus actuelle que ne le laisse supposer le texte en quatrième de couverture du recueil de Robert Giroux. Elle représente généralement un phénomène isolé dans l'œuvre d'un poète, hormis, peut-être, René Lapierre, dont le plaisir malicieux à jouer avec les structures du récit où des protagonistes sans cesse nous échappent fonde une quête poétique des plus originales.

Robert Giroux dans *Soleil levant* privilégie le vers comme structure de base de son poème narratif. Sans le vers, les lecteurs pourraient être tentés de nier le statut poétique de ce texte qui tient de la nouvelle. Or, à y regarder de plus près, le récit demeure essentiellement un détour pour mener les lecteurs à



faire l'expérience de la textualité propre au poème. D'une parfaite circularité, malgré l'annonce par le narrateur à son lecteur d'une suite au livre, le discours poétique est ici placé sous le signe du soleil levant, métaphore de la musique et, plus encore, du lieu où la blessure se transmue en art, comme la nuit du refoulé accède à la lumière :

*la petite a grandi dans l'ombre profonde de l'amer...
comme un mauvais roman trop ténébreux pour n'être que fiction
une errance du dedans interminable
jusqu'à ce que le miracle de vie lui explose entre les mains
jusqu'à ce que la musique enfin la soulève
l'allège en des moments de grâce insoupçonnés d'elle
la magie a joué à fond et continue toujours son art
le piano a envoûté son âme d'adolescente
le piano soleil levant a exigé d'elle toute
l'énergie rebelle qui agitait ses nuits et ses heures (p. 53)*



Si la fille du narrateur accède à la vocation d'artiste, c'est parce qu'elle a vécu, enfant, sous le charme de l'amante japonaise, musicienne accomplie, que le père a fréquentée à Paris. Le titre du recueil, « Soleil levant », désigne cette amoureuse. Sur le plan littéral, il oppose le régime diurne et le régime nocturne, et signifie plus que le mot *aube*. En effet, le soleil est principe de vie et de création. Ici, l'astre du jour sort à peine de la Nuit qui, pour les Grecs, était la fille du Chaos. La Nuit engendra le Ciel et la Terre, mais aussi les angoisses, la mort, la tendresse et la tromperie. Tendresse et tromperie dominant dans ce livre où les

triangles amoureux se forment et se défont rapidement, non sans drôlerie. Le narrateur ne se prend pas au sérieux. Il tend à lui-même et au lecteur le miroir de son moi dévalué, comme un doute inconfortable et fécond. L'adversité est sans cesse dédramatisée par son humour « cool ». Leurre ou distanciation « séductrice », l'humour nous empêche d'adhérer pleinement au message du malheur de l'enfant. Or, malgré cela ou malgré tout, le miracle se produit et tout rit aux premiers traits du jour : la fille du « Casanova de province » (p. 43) réussit à sublimer les misères de l'enfance et devient artiste.

Malgré ses quelques coquilles, le recueil de Robert Giroux témoigne d'une vision poétique intéressante et d'une écriture accomplie qui ne manque pas de subtilité ni de piquant.



*La Passion
du livre*

Impression soignée
de vos livres, périodiques
et brochures à court
et moyen tirages
(couleur ou noir et blanc)

Retrouver mon LIVRE le soir...
Quel plaisir!

AGMV Marquis
Imprimeur inc.

MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Montréal Cap-Saint-Ignace
Tél.: 514.954-1131 Tél.: 418.246.5666
Télé.: 514.954-0004 Télé.: 418.246.5564
Internet : agmv@agmv.com